La traduction – point de convergence de plusieurs identités. Le cas d'Amin Maalouf

Florina CERCEL

Université « Ştefan cel Mare », Suceava
Roumanie

Résumé: Notre article s'inscrit dans une préoccupation pour les techniques et les stratégies de la traduction ressortissant d'une éthique de la traduction qui, selon le théoricien Antoine Berman, consiste à préserver l'étrangéité du texte original. Cette préoccupation s'est matérialisée dans un travail de comparaison du roman « Le Périple de Baldassare » de l'écrivain libanais d'expression française, Amin Maalouf, et la version roumaine donnée par la traductrice Ileana Cantuniari. Les repères théoriques concernant la traduction comme compréhension d'une identité, d'une culture et d'une pensée qui se dévoilent à travers l'écriture seront valorisés dans l'analyse des stratégies de la traduction et des problèmes posés par le texte original.

Mots-clés : traduire, identité, culture, stratégie.

Abstract : Our paper is part of our concern with translation techniques and strategies emerging from the ethics of translation which, according to Antoine Berman, consists of preserving the foreign character of the original text. This preoccupation materialized in a comparative study of the Lebanese writer of French expression Amin Maalouf's novel "Le Périple de Baldassare'' and its Romanian translation by Ileana Cantuniari. The theoretical references concerning translation as comprehension of identity, culture and thought will be applied in the analysis of the translation strategies and problems posed by the original text.

Keywords : to translate, identity, culture, strategy.

La traduction a joué depuis l'Antiquité un rôle fondamental dans la formation, la préservation et l'enrichissement des langues et des cultures devenant une composante essentielle de l'activité artistique et économique de l'humanité. Elle a rendu possible la migration des connaissances d'une culture à l'autre, d'un peuple à l'autre. Les traducteurs, par leur travail intense, permettaient le flux des connaissances et facilitaient la communication entre des gens appartenant à des cultures différentes et, par conséquent, parlant des langues différentes. Ainsi la traduction devient-elle

BDD-V5293 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)

une ouverture vers d'autres espaces et un moyen de connaissance de l'Autre, de l'étranger.

Depuis longtemps la traduction a suscité des polémiques concernant les façons les plus appropriées de traduire, le rôle et la responsabilité du traducteur face au texte original, au texte d'arrivée et au lecteur de la traduction. Au XIX^{e} siècle, Schleiermacher (1999, 19) proposait deux méthodes authentiques de traduire : « Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre. » Un siècle plus tard, c'est le théoricien Antoine Berman (1984, 16) qui reprend presque de la même manière le binarisme du philosophe allemand. Il oppose la traduction à la lettre, la traduction littérale à la traduction du sens en affirmant que la traduction est traduction de la lettre, du texte en tant que lettre. Berman (1993, 74) conçoit une éthique de la traduction qui favorise la traduction littérale : « L'acte éthique consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre. » La traduction est « animée du désir d'ouvrir l'Étranger en tant qu'Étranger à son propre espace de langue. » (75).

Ces méthodes nous intéressent dans la mesure où elles peuvent rendre compte des deux tendances de la traduction, favoriser la culture de départ et garder l'étrangéité du texte original ou favoriser la culture d'arrivée en effaçant les composantes culturelles du texte original. En effet, la traduction d'une identité étrangère suppose sa compréhension sous toutes les formes de manifestation étroitement liées à la culture d'où elle est issue.

La traduction est devenue graduellement l'objet de recherche des théoriciens appartenant à des disciplines différentes et envisageant la traduction de plusieurs points de vue. Elle a constitué et constitue encore une modalité de connaissance et d'auto-connaissance, une ouverture vers d'autres langues et, implicitement, vers d'autres cultures et représente, en ce sens, *une ouverture de Soi vers l'Autre*. L'espace de rencontre entre les deux entités culturelles est, dans ce cas, le texte, point de convergence de plusieurs identités. Ainsi la traduction porte-t-elle en soi, outre le sens et la forme donnés par l'auteur, l'empreinte de celui qui se charge à transporter le texte original dans une autre langue : le traducteur. En plus, l'écrivain projette son identité sur ses personnages et conçoit son œuvre dans un certain contexte en fonction de son expérience personnelle.

Donc, le texte traduit porte la marque de plusieurs identités : l'identité de l'écrivain qui infléchit à ses personnages des images de Soi-

BDD-V5293 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)

même et de sa propre culture et l'identité du traducteur confronté à ses propres dilemmes et difficultés.

Le traducteur devient, par sa tâche et par son statut, un médiateur interculturel et interlinguistique. En ce sens, nous mentionnons l'ouvrage d'Anthony Pym (1997) qui met au centre l'importance de l'identité interculturelle du traducteur. Selon lui (1997, 14), la traduction implique que le traducteur se trouve à l'intersection de plusieurs cultures qui interviennent aussi au niveau du contenu : « Le traducteur est interculturel dans le sens où l'espace du traduire – le travail du traducteur – se situe dans les intersections qui se tissent entre les cultures et non dans le sens d'une culture unique. ». La culture façonne ainsi de la même manière l'identité du traducteur et l'identité du texte.

Tous ces éléments sont censés entrer en contact dans le contexte de la culture d'origine puis, par l'acte de la traduction, dans la culture d'arrivée. Le traducteur n'est jamais libre d'y intervenir. Il est contraint à suivre l'œuvre, à bien comprendre et à faire comprendre. Il doit se plier aux exigences du texte original et respecter la forme initiale tout en tenant compte du principe de la résonance parce que, à part le sens, le rythme est celui qui donne le souffle du texte. À ce propos, il est significatif de mentionner la théorie du philosophe et traductologue français, Henri Meschonnic (2008, 46), pour qui la traduction signifie la transposition d'un discours, d'une œuvre avec sa rythmicité, son oralité. Sa théorie fonde une poétique du traduire qui institue la nécessité d'une prise en compte autant des théories de langage que des théories de la littérature, une traduction qui s'appuie aussi sur le système rythmique du texte, qui prend en compte le discours et non plus la langue :

> Bonne […] la traduction qui, en rapport avec la poétique du texte invente sa propre poétique et qui remplace les solutions de la langue par les problèmes du discours, jusqu'à inventer un problème nouveau comme l'œuvre l'invente, une traduction qui, ayant le texte pour unité, garde l'altérité comme altérité. (Meschonnic, 130)

Nous nous proposons d'analyser dans cette étude l'écart entre le projet de l'auteur (dans notre cas, l'écrivain libanais d'expression française Amin Maalouf) et ce que la traductrice Ileana Cantuniari a réussi à transposer dans la traduction roumaine de son œuvre. Dans quelle mesure le traducteur a-t-il réussi à transposer les visages de l'identité qui transparaissent dans l'original ? Notre démarche prend en compte les stratégies déployées par le traducteur pour rendre dans un autre code

BDD-V5293 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)

linguistique, le roumain dans notre cas, des réalités appartenant à d'autres langues et (à d'autres) cultures. Ces réalités posent beaucoup de problèmes quand il s'agit du souci de ne pas effacer les caractéristiques propres au texte original.

Le traducteur doit s'approprier le texte tout en gardant la distance pour vaincre l'écart culturel et identitaire. Par empathie, le traducteur s'identifie à l'écrivain pour mieux saisir le sens voulu et abolir les distances culturelles et identitaires.

De ce point de vue, la traduction de l'œuvre d'Amin Maalouf est d'autant plus difficile. Son écriture appartient à une littérature d'acculturation qui essaie de rendre visible l'identité biculturelle ou multiculturelle de son auteur. Il assume pleinement ses appartenances qui se matérialisent au niveau de son discours par la coexistence de deux langues, le français et l'arabe, et le partage des référents culturels. Les difficultés posées par la traduction de ce genre d'écriture relèvent ainsi d'un croisement des ressources techniques et artistiques des deux langues et des deux cultures et, comme disait Ahmed-el Kaladi (2005, 159), « [e]lles [les œuvres] sont déjà en quelque sorte une traduction, car les auteurs, par le biais d'un médium étranger, transcrivent des signes d'appartenance culturelle, linguistique, etc. […]. La langue d'écriture leur sert avant tout à exprimer la pluridimensionalité de leur héritage culturel et linguistique. ».

L'écrivain met en scène un certain « jeu » se déployant sur un fond historique réel mais empreint des légendes et des mythes qu'il a récréés à sa façon. Il s'agit d'un dédoublement de son identité complexe dans ses personnages, dédoublement qu'il prolonge sous le signe de la fiction au-delà de soi-même. Il résulte ainsi un écart entre histoire et fiction, d'une part, et entre autobiographie et fiction, d'autre part. Il revient au lecteur de dévoiler ce déguisement des identités à partir de son expérience mais il revient en premier lieu au traducteur de le comprendre pour le transposer.

Le roman *Le Périple de Baldassare* (Maalouf, 2001) met en scène un personnage qui est, par excellence, l'homme qui doute, un être hanté par des questions auxquelles il ne trouve plus les réponses dans cette époque effrayée par l'imminente Apocalypse. Baldassare, descendent de l'illustre famille Embriaco, qui a réussi à conquérir Tripoli, est, en Orient, un minoritaire par son appartenance et ses racines génoises. Donc, même s'il est né en Orient il reste toujours un étranger : « À quoi bon parcourir le monde si c'est pour y voir ce qui est déjà en moi ? » (Maalouf 2001, 62). Le doute le mènera dans un voyage à travers le monde entier à la recherche d'un livre, *Le centième nom*, censé dévoiler le centième nom de Dieu et

BDD-V5293 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)

apporter ainsi le salut à l'humanité. Mais le héros de ce roman, bien qu'homme culte, ne connaît pas le monde réel et, tout comme un Don Quichotte oriental, il tombera de tromperie en tromperie.

L'analyse de quelques fragments et syntagmes du texte original et de leur version roumaine, des passages du roman que nous trouvons définitoires pour l'insertion du personnage dans le récit, témoignera des difficultés de traduction que pose la coexistence de deux codes linguistiques et culturels au sein du même récit.

La forme même du roman, le journal, dévoile une identité qui cherche et se cherche à travers l'écriture, un être faisant exception à la règle et, par là, devenant un étranger à son propre monde. L'écriture offre à Baldassare l'espace d'une intimité où l'identité personnelle peut se déployer sans les intrusions des normes et des comportements imposés par le social. Il en résulte ainsi un écart entre les pensées intimes dévoilées dans l'écriture et l'identité sociale que le héros doit afficher dans le monde. L'identité maaloufienne se voile et se dévoile avec intermittence, elle se cache sous une apparence qui constitue la façade de Soi devant l'Autre, car la société la contraint à afficher un autre visage conforme à ses règles : « Étrange époque que la nôtre où le bien est contraint de se déguiser sous les oripeaux du mal ! » (Maalouf 2001, 233). Ileana Cantuniari donne la version suivante : « Ciudată mai e şi epoca noastră, în care binele e silit să se deghizeze în straiele răului! » (Maalouf 2004, 212). Une première remarque s'impose dès le début : il s'agit de la manière dont la traductrice fait un calque sur la syntaxe de la phrase française et commence la version roumaine aussi par un adjectif. L'inversion entre le copulatif et le sujet de la phrase (« epoca noastră ») a le rôle de mettre en relief cette étrangeté de l'époque dans laquelle vit notre personnage. La phrase roumaine est conçue de la même manière, phrase principale suivie d'une relative et réussit à surprendre exactement l'atmosphère de cette époque-là en gardant aussi l'opposition bien/mal qui s'y instaure.

Dans ce monde, Baldassare se voit obligé à cacher ses pensées et ses doutes comme il le témoigne à un moment donné : « Heureusement que j'ai ce cahier pour lui murmurer les choses que je dois taire. » (2001, 336). La version roumaine est la suivante : « Noroc de acest caiet pe care-l am pentru a-i şopti lui lucrurile asupra cărora se cuvine să păstrez tăcerea. » (2004, 305). À notre avis, la traductrice aurait dû garder la traduction mot-à-mot du verbe « devoir » car la signification du mot est un peu changée. « Se cuvine » et « trebuie » ne signifient pas la même chose. L'auteur ne souligne pas qu'il *conviendrait* que Baldassare se taise mais qu'il *doit* se

BDD-V5293 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)

taire. Il *doit* garder le silence sur ce qu'il écrit dans ce journal à cause des déterminations liées aux persécutions religieuses et politiques pratiquées par les Ottomans et sans rapport à ses croyances intimes. C'est une époque où règnent l'intolérance, les discriminations religieuses et politiques ce qui oblige l'homme à cacher sa vraie identité, l'identité personnelle, pour afficher ce qu'on appelle une « identité de façade » (Mucchielli 1986, 82). C'est pour cela que Baldassare tient ce journal. À une autre époque que celle de son héros, Maalouf se dévoile aussi à travers l'écriture.

La cohabitation de deux langues et de plusieurs référents culturels dans l'original se traduit au niveau textuel par un mélange de deux langues, le français et l'arabe. Quoiqu'écrit en français, le roman est parsemé de mots désignant des réalités culturelles arabes ce qui rend d'autant plus difficile la tâche du traducteur. Voici quelques exemples de mots arabes dans le texte français avec la version roumaine donnée par Ileana Cantuniari : « salamalecs »/ « salamalecuri », emprunt au turc « selâma leyküm » ; « maidins »/ « maidini », mot qui n'existe pas en roumain, donc la traductrice utilise le report pur et simple et fait confiance au lecteur qu'il va comprendre du contexte qu'il s'agit d'une monnaie ; « Amân »/ « Aman », toujours un emprunt au turc ; « cadi »/ « cadi », report pur et simple. Nous observons que la traductrice utilise tantôt l'emprunt, tantôt le report pour rendre des mots désignant des référents culturels spécifiques à la culture arabe. Le souci de préserver ces mots prouve que la traductrice évite de faire appel à des équivalents de la langue roumaine pour mieux garder la spécificité culturelle du texte de départ. Par exemple, le syntagme « le sophi de la Perse » (342) a été traduit par « *sufi*-ul din Persia ». Ni l'auteur, ni le traducteur ne choisissent pas d'expliquer ce que ce mot signifie et le lecteur se rend seulement compte qu'il s'agit d'un leader de Perse. Voilà la définition donnée par le dictionnaire Littré : « Nom qu'on donnait autrefois dans l'Occident au schah de Perse. ». Un cas similaire est le mot « wali » rendu en roumain par le même terme mais en italiques : « *wali* ». Dans ce cas, aussi, la traductrice utilise le report direct même si le sens du mot ne relève pas du contexte. Le petit Robert (2007, 2750) enregistre la définition suivante : « wali – milieu XX^{e}, mot arabe. En Algérie, Haut fonctionnaire responsable d'une wilaya (homologue du préfet en France) ». Ileana Cantuniari aurait eu une alternative pour faciliter au lecteur la compréhension du mot : introduire une note pour préserver ainsi l'étrangéité du texte de départ.

Cantuniari fait rarement appel au report accompagné par des notes de bas de page parce que le contexte aide en général le lecteur à

BDD-V5293 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)

comprendre les désignateurs de référents culturels ou, s'ils sont plutôt méconnus, l'auteur vient lui-aussi à l'aide du public et explique dans le texte les mots qu'il utilise. Et s'il est nécessaire, la traductrice intervient avec une explication en bas de la page. Par exemple, prenons le cas du mot « gentil » (2001, 198) : « Nous sommes tombés l'un dans les bras de l'autre. Moi heureux de serrer dans mes bras mon meilleur ami juif, et lui heureux de fuir tous les juifs de la terre pour se réfugier dans les bras d'une ''gentil'' ». La version roumaine garde le mot « gentil » entre guillemets mais accompagné d'une note : « Nume dat de către vechii evrei străinilor. » (2004, 182). Cantuniari précise qu'il s'agit de sa traduction. Une centaine de pages plus loin nous trouvons deux autres mots expliqués. Il s'agit de deux toponymes utilisés par Maalouf et que la traductrice considère difficile à comprendre par le lecteur roumain : « l'Atropatène » (342) – « Actualul Azerbaidjan » (310) et « les Échelles » (342) – « Scările Levantului, nume dat porturilor comerciale din Mediterana aflate sub dominaţie turcească. » (310). Une autre note explique une fête religieuse : « la Saint-Siméon, laquelle tombe le premier septembre et qui est pour eux le jour de l'an »(346) – « sărbătoarea Sfântului Simeon, care cade la întâi septembrie şi care reprezintă pentru ei începutul anului. » (313). Le nom de fête est expliqué par une note de bas de page : « Este vorba de începutul anului bisericesc pentru ortodocşi. » (313)

Une autre note explique un nom propre. Il s'agit du nom Sebastiao Magalhaes qu'on trouve sous la même forme en roumain mais explicité en bas de la page : « Magalhaes este numele portughez al lui Magellan. » (326).

La manière dont le texte maaloufien est construit rend plus facile la compréhension des spécificités culturelles. L'auteur aide le lecteur à se rendre compte du sens des mots et, quand la compréhension nécessite des connaissances plus approfondies de la culture orientale, il ajoute une définition dans le texte. C'est pour cela que la traductrice n'est pas obligée de charger le texte de toutes sortes de définitions et de notes. Mais parfois le zèle didacticien de la traductrice - enseignante laisse son empreinte dans le texte. C'est le cas, par exemple, du toponyme « Wood Street » (388) restitué tel quel dans le texte d'arrivée mais traduit dans une note : « Strada de lemn. » (388).

En échange, ce souci de faire comprendre au lecteur toutes les significations cachées du texte original est la raison pour laquelle Ileana Cantuniari introduit une autre note, cette fois-ci justifiée : il s'agit du nom du personnage principal, « Embriaco », et d'un jeu de mots de l'auteur – « Joc de cuvinte : Embriaco (- nume propriu / şi ,,ubriaco" – beţiv în limba

BDD-V5293 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)

italiană. » (440). Cette allusion au mot italien aurait probablement été ignorée par le lecteur si la traductrice ne l'avait pas soulignée.

Il existe aussi des termes religieux que la traductrice préfère remplacer avec un équivalent plus usité et, donc, plus connu par le lecteur. Par exemple, le terme « comput » qui a en roumain l'équivalent « comput » et signifie « calcul al timpului pentru stabilirea datei Paştilor şi pentru socotirea calendarului bisericesc. » (Şăineanu 1998, 186). Pour ne pas agglomérer le texte avec des notes, la traductrice remplace le terme avec sa définition simplifiée : « calcule calendaristice » (313). Elle utilise le même procédé dans le cas de la fête religieuse « la Toussaint » traduite par « Sărbătoarea Tuturor Sfinților ».

En ce qui concerne les noms propres, ils sont gardés dans la version roumaine avec quelques adaptations orthographiques : « Maïmoun » - « Maimun », « Sabbataï » - « Sabbatai », « Boumeh » - « Bumeh », etc. Il est intéressant d'observer que la traductrice ne se contente pas de garder les noms propres mais elle garde aussi leurs déterminants : « hajj Idriss », « Baldassare effendi » et qui sont spécifiques à cette culture. Elle garde aussi les appellatifs « signor Baldassare », « signor Gabiano », mais traduit « le sieur Barinelli » par « jupân Barinelli » qui est un mot propre à la culture roumaine.

Baldassare entreprend un voyage qui se transforme dans son initiation au monde réel, mais aussi une construction ou une ré-construction de son identité car les images de Soi changent à chaque étape : « Cela dit, il y a eu également un moment où je n'avais plus peur du moment où j'avais quitté mon âme de marchand pour endosser celle d'un dompteur. Et de cet instant-là, fût-il des plus fugaces, je suis fier. » (Maalouf 2001, 76). Ce fragment a été traduit ainsi : « Acestea fiind zise, a existat şi un moment în care nu mi-a mai fost frică. Un moment în care îmi abandonasem sufletul de negustor pentru a-l adopta pe cel al unui îmblânzitor. Şi de clipa aceea, fie ea şi dintre cele mai fugare, sunt mândru. » (Maalouf 2004, 69).

Une première remarque s'impose vis-à-vis de la traduction en roumain : au niveau syntaxique, la phrase roumaine apparaît plus rigide que la phrase française à cause du fait que la traductrice a préféré omettre le pronom relatif « où » et de reprendre l'idée par une autre phrase.

Deuxièmement, il s'agit du verbe « endosser » traduit par « a adopta ». Mais le sens ici, tenant compte des circonstances dans lesquelles Baldassare prononce ces mots, est de « assumer » / « a asuma ». Car, en défendant l'Aleppin qui veut aller à l'église de la Croix, il dit qu'il est le

BDD-V5293 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)

protégé du résident génois auprès de la Porte, ce qui est faux, et il assume ses risques.

Et, enfin, la dernière remarque concerne, en fait, le changement de l'image de Soi qu'arrive à Baldassare. Il s'agit d'une transformation temporaire de statut. En assumant des risques, il sort vainqueur devant le caravanier. Il existe donc cette opposition entre « le marchand » et « le dompteur », le marchand étant soumis aux caprices de ses clients tandis que, à ce moment-là, il est maître de la situation. Donc, à notre avis, il serait plus approprié de traduire « dompteur » par « stăpân ».

Un autre changement d'identité se produit, à notre avis, au niveau des pronoms personnels. Ileana Cantuniari remplace parfois, dans les dialogues, le pronom de politesse « Vous » avec le pronom « tu » et le traduit par « tu » ou « dumneata », une forme intermédiaire, en roumain, entre « Vous » et « tu » : « Vous me dites que le livre que Marmontel vous a acheté possède des vertus extraordinaires … » (125) / « Îmi spui că acea carte pe care Marmontel a cumpărat-o de la dumneata are virtuți extraordinare ... » (114). L'échange des pronoms instaure un autre rapport entre les deux hommes, un rapport plutôt de familiarité qui ne se retrouve pas dans l'original.

Le langage de Maalouf est clair et élégant, avec des phrases rythmées et ponctuées par des expressions et des syntagmes qui réclament en roumain une réorganisation de la syntaxe et la recherche des équivalents qui puissent exprimer l'intention de l'auteur. Dans ce cas, la traductrice a dû faire ses choix en favorisant parfois le sens général de la phrase au détriment d'une traduction littérale.

Par exemple, le texte est parsemé d'expressions qui ne peuvent pas être traduites mot-à-mot et la traductrice a dû trouver des équivalents dans la langue roumaine : « oiseau de malheur » (23) traduit par « piază-rea » (21), « Le faux sage que je fais ! » (45) – « Ce înțelept de doi bani sunt! » (41), « ce je ne sais quoi qui fouette l'homme vivant ! » – « acel vino-ncoace care dă ghes oricărui bărbat ! » (36), « pas de Habib en vue » (50) – « nici pomeneală de Habib » (46), « il ne faut pas trop me secouer les sangs » (59) – « nu trebuie să vină cineva să mă tragă de urechi » (55). Par ailleurs, la traductrice va trop loin avec le registre familier et introduit des expressions trop populaires qui se trouvent en désaccord avec l'ensemble du texte : « Dans quoi, diable, me suis-je embarqué ? »(26) – « În ce dracu' m-am vârât ? » (23), « Lui aussi se mettait de la partie ! » (35) – « Iaca acum, intra şi el în horă! » (32), « forcément » (50) – « vrând-nevrând » (46). D'autres fois, Cantuniari choisit d'allonger les phrases pour accentuer un certain

BDD-V5293 © 2010 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)

aspect du personnage ou de l'action. Par exemple, à propos du vieux Idriss l'auteur dit : « En haillons, presque sans bagages, il paraissait aussi pauvre que vieux. » (24). Voici la version roumaine : « În zdrențe, aproape fără nimic asupra lui, părea pe cât de bătrân, pe atât de sărac. » (21-22). La traductrice remplace le syntagme « presque sans bagages » par « aproape fără nimic asupra lui » pour accentuer sa misère et inverse la place des deux adjectifs « bătrân » et « vieux ». Elle intervient ainsi dans le texte original pour mettre en relief certaines caractéristiques du personnage Idriss.

Au bout de son voyage, Baldassare ne trouve pas les réponses recherchées dans le livre *Le Centième Nom* qui apparaît comme visible, matériel, mais pourtant invisible pour ceux qui veulent le lire. En échange, il arrive dans une ville où il ne se sent plus un étranger : Gênes.

Il est intéressant d'analyser un fragment où Baldassare parle de l'appartenance à cette ville : « Dépouillé, oui, mais comme un nouveau-né sur le sein de sa mère. Ma mère retrouvée. Ma terre-mère. Ma rive-mère. Gênes, ma cité-mère. » (Maalouf 2001, 275) ; « C'est dans cette ville que je suis né bien avant ma naissance, et de ne l'avoir jamais vue la rendait plus chère à mon cœur comme si je l'avais abandonnée et que je devais l'aimer davantage pour qu'elle me pardonne. » (291)

La version roumaine :

> Gol, da, dar ca un nou-născut la sânul maicii sale. Mama mea regăsită. Țara mea mamă. Țărmul meu matern. Genova, cetatea mea-mamă. » (Maalouf 2004, 249) ; « În acest oraş m-am născut cu mult înainte de a mă naşte, iar faptul că nu-l mai văzusem niciodată până acum îl făcea încă şi mai drag inimii mele, ca şi cum l-aş fi părăsit şi ar trebui să-l iubesc şi mai mult pentru a mă face iertat. (264)

Au niveau du sens général, Ileana Cantuniari rend dans ces phrases le sentiment d'appartenance qu'éprouve Baldassare face à sa ville, Gênes, qu'il considère comme sa terre-mère. Au niveau de la syntaxe, la traduction respecte le texte original mais, au niveau lexical, il existe cependant quelques inconsistances. Le mot « dépouillé » signifie l'état dans lequel Baldassare est arrivé dans la ville de Gênes, c'est-à-dire, volé, sans argent et sans famille. Rapporté à l'équivalent roumain « gol » nous pouvons dire que l'équivalence sémantique ne se réalise que partiellement parce que cet adjectif se rapporte plutôt au niveau corporel et ne présente pas la signification de « dépouillé » dans sa totalité. L'équivalent « despuiat » serait plus approprié à notre avis.

BDD-V5293 © 2010 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)

Une autre remarque concerne la répétition du nom « mère » que la traductrice interrompt par son remplacement avec l'adjectif « matern ». Nous n'avons plus « ţărmul meu mamă », la traduction du « syntagme « Ma rive-mère », mais « Ţărmul meu matern ».

Même si la signification de ces syntagmes a été partiellement affectée par l'intervention de la traductrice, la version donnée correspond aux exigences de la langue roumaine et reste fidèle à l'intention d'origine

Références bibliographiques

Ballard, Michel. *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*. Lille : Presses Universitaires de Lille, 1992.
Berman, Antoine. *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*. Paris : Seuil, 1993.
Dictionnaire de français Littré. URI : http://littre.reverso.net/dictionnaire-francais/definition/sofi_%5B1%5D/69034. (Consulté le 25 Juillet 2010).
Kaladi, Ahmed el. « Acculturation et traduction ». In : Michel Ballard (éd.). *La traduction, contact de langues et de cultures (1)*. Arras : Artois Presses Université, 2005 : 153-168.
Le Nouveau Petit Robert. Nouvelle Édition du Petit Robert de Paul Robert, texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey. Paris : Le Robert, 2007.
Maalouf, Amin. *Les Identités meurtrières*. Paris : Grasset & Fasquelle, 1998.
Meschonnic, Henri. *Poétique du traduire*. Paris : Verdier, 1999.
Meschonnic, Henri. *Dans le bois de la langue.* Paris : Laurence Teper, 2008.
Mucchielli, Alex. *L'identité.* Paris : Presses Universitaires de France, 1986.
Pym, Anthony. *Pour une éthique du traducteur*. Arras : Artois Presses Université, 1997.
Schleiermacher, F. D. E. *Des différentes méthodes de traduire*. Traduit de l'allemand par Antoine Berman. Paris : Seuil, 1999.
Şăineanu, Lazăr. *Dicţionar universal al limbii române.* Chişinău : Litera, 1998.

Textes de référence

Maalouf, Amin. *Le Périple de Baldassare*. Paris : Grasset & Fasquelle, 2001.
Maalouf, Amin. *Periplul lui Baldassare.* Traducere din franceză de Ileana Cantuniari. Iaşi : Polirom, 2004.

BDD-V5293 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:00:30 UTC)